Christine CHIVALLON, *Espace et identité à la Martinique : paysannerie des mornes et reconquête collective 1840-1960*

Christian de Vassoigne

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/plc/761>

DOI : 10.4000/plc.761

ISSN : 2117-5209

Éditeur

L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1999

Pagination : 296-304

ISSN : 1279-8657

Référence électronique

Christian de Vassoigne, « Christine CHIVALLON, *Espace et identité à la Martinique : paysannerie des mornes et reconquête collective 1840-1960* », *Pouvoirs dans la Caraïbe* [En ligne], 11 | 1999, mis en ligne le 01 avril 2011, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/plc/761> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/plc.761>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Pouvoirs dans la Caraïbe

Christine CHIVALLON, *Espace et identité à la Martinique : paysannerie des mornes et reconquête collective 1840-1960*

Christian de Vassoigne

RÉFÉRENCE

Christine CHIVALLON, *Espace et identité à la Martinique : paysannerie des mornes et reconquête collective 1840-1960*. Paris : CNRS, 1998.

- 1 Le morne, à la Martinique, occupe une place de choix tant en littérature qu'en « oraliture ». Omniprésent dans le paysage, il sous-tend l'imaginaire, est évoqué pour symboliser une authenticité menacée. Entre histoire et mythe, entre marrons et racines, le monde des mornes est parfois devenu une caution, un label culturel galvaudé. Loin des approximations, le livre de Christine Chivallon récemment publié renouvelle la vision de cette Martinique.
- 2 L'ouvrage intitulé *Espace et identité à la Martinique : paysannerie des mornes et reconquête collective 1840-1960* est la publication, méticuleusement remaniée, de sa thèse de doctorat de géographie soutenue en 1992 à l'Université de Bordeaux III. Il est d'ailleurs intéressant de rappeler le titre originel de sa recherche : *Tradition et modernité dans le monde paysan martiniquais. Approche ethno-géographique*. Il est manifeste que le nouveau titre, mettant en avant les concepts d'espace et d'identité, montre la volonté du chercheur de dépasser le cadre factuel de la thèse pour proposer une réflexion conceptuelle beaucoup plus poussée, beaucoup plus mature. L'auteur a réalisé une véritable réécriture de son travail initial, élaguant la masse documentaire des 557 pages d'origine afin de mieux faire ressortir les lignes de force majeures de son étude.

- 3 L'ouvrage est organisé en trois parties : la première, la plus brève, dégage la problématique, pose les hypothèses et précise la méthodologie. Dans un second temps, une analyse fine de sept « quartiers », répartis dans trois communes, Basse-Pointe au Nord-Atlantique, Morne-Vert au Nord-Caraïbe et Rivière-Pilote au sud de l'île, retrace la genèse de ces hameaux à partir de l'évolution du morcellement foncier et de la généalogie des familles résidentes. Enfin, la dernière partie montre l'affrontement entre la logique prolétarisante de la plantation coloniale postesclavagiste et la logique émancipatrice de cette nouvelle paysannerie qui cherche à s'affranchir économiquement après s'être affranchie de la servilité.
- 4 En trois séjours l'auteur a passé au total 19 mois à la Martinique. Avouons-le tout de suite, la qualité du travail de terrain effectué, la finesse des observations, la remarquable perception du monde rural et la richesse de l'analyse qui en découle pourrait faire croire que l'immersion dans la réalité martiniquaise a été bien plus longue. Malgré cette relative brièveté du séjour, l'auteur a réuni des matériaux de premier choix qui ont étayé une démarche théorique brillante. Outre le respect intellectuel suscité par la performance, cela pose aussi plus fondamentalement la primauté de la science sur le vécu brut, de la démarche hypothético-déductive sur l'empirie. Nous sommes là face à une géographie novatrice, performante, dégagée des primaires revendications natives pour laisser libre cours à une analyse réfléchie.
- 5 L'objectif majeur de ce travail est « ... de rechercher les manifestations d'une socialité paysanne... de montrer que la mise en œuvre de ce mode de vie a donné lieu à la production d'une identité collective définie ici sous l'angle d'orientations propres à un groupe et destinées à donner un contenu signifiant à l'existence sociale. L'espace, en tant que ressource matérielle et symbolique nécessairement engagée dans les processus de construction sociale, est privilégié comme moyen de décrypter et analyser les expressions de cette socialité. » (p. 32). Christine Chivallon utilise une démarche ethnographique recherchant les régularités de la vie paysanne martiniquaise pour montrer sa structuration et surtout sa stabilité dans le cadre d'une « logique de reproduction ». Elle se positionne nettement vis-à-vis des deux courants dominants de la recherche sur le monde rural martiniquais. Le premier est le fait des auteurs anglo-saxons, autour de Sydney Mintz dès les années 60 et de Michael Horowitz au cours des années 70, qui commencent à définir une typologie des sociétés de plantations avant d'affirmer l'existence d'une véritable paysannerie antillaise. Au contraire, la recherche francophone est beaucoup plus réticente à accepter la réalité de cette paysannerie depuis les travaux géographiques du Père Delawarde, d'Eugène Revert ou de Guy Lasserre jusqu'aux travaux anthropologiques de Jean Benoist, quelles que soient la valeur de leurs contributions ou les modalités de leurs réticences.
- 6 Sur un autre plan, une seconde opposition s'est manifestée plus récemment, entre les thèses de l'aliénation et celles de la créolité. Les premières, défendues entre autres par l'écrivain Edouard Glissant jusqu'aux années 80, l'économiste Michel Louis ou le philosophe Francis Affergan voient dans la société de plantation une entreprise de dépossession qui n'a pu permettre l'émergence d'une communauté structurée. À l'inverse, les thèses du courant de la créolité avec Jean Bernabé, Patrick Chamoiseau, ou Raphaël Confiant font l'éloge de la « diversité », de la complexité, de l'adaptation qui a permis la survie et l'affirmation d'une culture et d'une communauté. Mais Christine Chivallon ne se laisse pas aller à la facilité en choisissant l'un ou l'autre de ces paradigmes. Pour elle, ni l'aliénation, ni la fécondité du chaos ne sont des éléments

totalelement pertinents, même s'ils sont à prendre en compte. Elle propose plutôt sa conception du monde des mornes, selon laquelle de véritables sociétés paysannes se sont engagées complètement dans le processus de production organisé, réfléchi, obstiné, d'une identité collective.

- 7 Nous ne nous attarderons pas ici sur les détails de la rigoureuse méthodologie de sélection et d'analyse des quartiers ou des lignages familiaux. Retenons plutôt quelques enseignements essentiels. Contrairement aux idées longtemps véhiculées, est prouvée la légalité de l'appropriation de la plupart des parcelles du microfundio postesclavagiste. Il y a quinze ans déjà Annick François-Haugrin l'avait démontré dans sa thèse mais la jeune historienne, qui avait procédé à un énorme travail du dépouillement, n'avait pas poussé assez loin son analyse théorique pour valoriser pleinement la masse d'informations récoltées. Ses conclusions d'alors sont aujourd'hui confirmées par les enquêtes réalisées par Christine Chivallon. À travers la vie de ces esclaves affranchis, Joseph, Marie, Symphorienne, Modeste, Avrilette... On voit s'ébaucher patiemment, par le travail, les sacrifices et l'opiniâtreté, un patrimoine foncier dont sont héritiers les actuels occupants qui souvent descendent directement de ces pionniers.
- 8 D'autres enseignements nous sont encore livrés. Le rôle et la responsabilité des hommes dans ce contexte d'une nouvelle paysannerie, qui se structure en cellules familiales parallèlement à sa stabilisation patrimoniale et légale, sont contraires au schéma discutable quoique longtemps admis d'une matrifocalité généralisée. En s'appuyant sur les travaux de Charbit sur la Guadeloupe et la Martinique et de Patterson sur la Jamaïque, elle conclut que « la place « démesurée » donnée à la matrifocalité [...] indique plus le poids de constructions idéologiques qu'elle ne se réfère à l'objectivation de quelques caractéristiques sociales. » (p. 122).
- 9 La stabilité des unions, même lorsqu'elle n'est pas sanctionnée par le mariage, même si elle s'accompagne d'une certaine liberté des hommes est réelle car le concubinage a un statut social. La pluripaternité est rare et il faudrait voir dans cet ensemble de pratiques sociales, à la suite d'Horowitz, la traduction d'une stratégie ou sinon de comportements parfaitement adaptés au contexte foncier et économique du microfundio. « Sans entrer dans le débat qui voudrait tenir les conditions socio-économiques comme facteur déterminant, ici du modèle matrifocal (la grande plantation capitaliste), là du modèle nucléaire (le monde de la petite paysannerie), il est cependant permis de noter la relation probable entre la propriété de la terre et la mise en valeur d'une certaine organisation familiale. » (p. 126 et s.). Ceci confirme que la famille martiniquaise sous sa forme nucléaire n'apparaît pas « magiquement » dans les années 60, que son histoire s'inscrit dans la durée et ceci depuis le XIX^e siècle. Cette histoire est d'autant plus forte quand les acteurs sont engagés dans des formes de ré-appropriation économiques, culturelles, comme pour le Morne-Vert ou certains quartiers urbains d'habitat spontané, comme l'a développé Serge Letchimy à travers le thème de la « mangrove urbaine ».
- 10 Christine Chivallon se livre ensuite à une analyse de la dynamique économique et historique de ce peuple des mornes en montrant toute la détermination mise, dès le lendemain de l'abolition, à échapper à la prolétarianisation. Cette détermination passe par des compromis comme l'intégration partielle à la plantation et la pluriactivité. Elle reprend ainsi la notion « d'interdépendance fonctionnelle » proposée par Alain-Philippe Blérald pour y voir l'articulation de deux systèmes socio-économiques aux finalités différentes. Toute la filière économique paysanne est ainsi passée en revue, avec beaucoup de sagacité, depuis le jardin créole jusqu'au marché. Les pratiques d'entraide

comme le « coup de main » sont analysées en tant qu'échange qui ressort du don et du contredon, en remarquant avec justesse que l'évolution de ses modalités témoigne d'une dégradation de la solidarité. Cette dégradation se manifeste par la diminution du nombre de participants, les grands « assauts » pour la mise en culture ayant aujourd'hui quasiment disparu au profit du « coup de main » de quelques personnes, généralement pour la construction des maisons. « Cette transposition des énergies, depuis le secteur agricole vers celui du bâtiment et qui s'affiche aujourd'hui à travers les mornes par la démesure incroyable des maisons d'habitation, a d'ailleurs quelque chose de tout à fait troublant dans le cadre de cette économie de substitution que connaît désormais la Martinique, comme si le cours des choses avait été dévié vers une destination tronquée où moyens et fins deviennent complètement anachroniques. [...] L'échange de travail, avec son obligation de réciprocité, intervient non pas pour servir de moyen de réaliser collectivement ce qui est impossible à accomplir individuellement, mais bien pour servir de médiation à la relation sociale. En codifiant les termes de la relation à partir d'une souscription au principe de rendre ce qui est donné, l'entraide est certainement le médiateur privilégié qui sert à manifester l'existence du collectif paysan. » (p. 211).

- 11 La même analyse peut s'appliquer aussi aux marchés traditionnels qui sont les lieux où le circuit économique des mornes est bouclé. « Les marchés pourraient ainsi être retenus comme l'expression hautement symbolique de cet espace maîtrisé des mornes en affichant, précisément au centre des bourgs et des villes, la pleine capacité à être – économiquement, socialement – par soi-même et non plus par cet Autre des plantations. » (p. 217-218). Cet « espace maîtrisé » l'est aussi dans le temps car la structure foncière a résisté à un émiettement excessif. Quatre à six générations après les pionniers, le morcellement a été contrôlé, grâce au départ préférentiel des femmes, à l'indivision, aux accords plus ou moins informels entre cohéritiers. Par ces multiples pratiques, la paysannerie des mornes a réalisé un véritable « tour de force foncier », contrairement à la vision de ceux qui n'y ont vu qu'un monde de non-droit (p. 126 et s.).
- 12 Le dernier chapitre est consacré à une analyse critique des conceptions de trois auteurs, Affergan, Glissant et Chamoiseau, en procédant à une double opposition : « identité collective versus aliénation collective » pour s'opposer aux thèses des deux premiers ; « unité sociale versus « diversité » » pour discuter la vision des mornes qu'a Chamoiseau dans son roman *Texaco*. La critique de la démarche suivie par Affergan est rude car elle s'attache aux fondements méthodologiques de son analyse, Affergan ayant biaisé son analyse en faisant l'amalgame entre pêcheurs et paysans lors de son interprétation des travaux de Price. Glissant et Chamoiseau ont droit à un beaucoup plus d'égards, particulièrement pour les nuances qu'ils introduisent dans leurs deux derniers essais dans leur analyse de la nation, des racines, de l'identité. L'auteur voit ainsi à travers « l'errance enracinée » de Glissant ou « la construction souterraine du pays » de Chamoiseau des formulations qui pourraient « ... enfin dire la spécificité des mornes dans l'univers antillais : cefle d'avoir construit dans un rapport étonnamment fort à la terre, les constituants d'une identité qui ne soit pas provisoire. » (p. 234).
- 13 Dans sa conclusion, Christine Chivallon montre que l'analyse des processus d'appropriation foncière, des stratégies familiales permet d'aller à rencontre d'une vision négative de la possession et de l'identité. Elle souligne l'intérêt de l'analyse spatiale, menée ici dans une perspective « trialectique » associant espace – temps – social pour faire émerger à travers l'étude des mornes la richesse identitaire d'un groupe social jusqu'alors nié ou décrié. Laissons-lui encore la parole en reprenant les dernières phrases

de son ouvrage : « l'expérience des mornes apporte dans l'univers antillais, la tonalité d'une identité complètement dévolue à se localiser, mais ne le ramène pas pour autant à elle. Il est bien d'autres aspects de cet univers qui traduisent des façons différentes d'affirmer une présence. C'est ici qu'à mon sens se loge la diversité, n'ont pas dans une identité mosaïque ou désordonnée et néanmoins unique, mais dans la pluralité des manières de se situer au monde. En attestant des formes de la territorialité, l'expérience des mornes n'enlève rien à la diversité créole mais ajoute au contraire, et de façon magnifique, à la palette des possibles créoles. » (p. 239).

- 14 Au total, tout en saluant les solides qualités de ce travail, soulignons quelques regrets. Nous aurions aimé une analyse des mornes qui soit davantage associée au reste de l'espace martiniquais. Bien sûr l'auteur aborde ces relations à travers le phénomène migratoire, les relations économiques mais il y a certainement plus à dire sur les modalités des échanges entre le monde des mornes et celui des villes ou de Tailleurs hexagonal. Le rôle de l'automobile, la complexité du jeu foncier évoluant entre déprise et renouveau, la perception du monde par ces communautés paysannes auraient pu donner une dimension géographique supplémentaire à l'analyse spatiale. Bien sûr, ces problématiques transparaissent tout au long du livre, particulièrement aux pages 173 à 181. Mais se pose alors un autre problème celui de la coupure chronologique, fixée à 1960. Christine Chivallon, en recentrant son propos sur la « reconquête collective » des mornes évacue ainsi les quatre dernières décennies qui avaient donné matière aux chapitres 11 et 12 de sa thèse dont elle tirait des conclusions pessimistes. Le cadre chronologique choisi dans son dernier ouvrage permet, nous l'entendons bien, de se concentrer sur l'édification de la société des mornes ; mais n'est-il pas ainsi plus confortable, en évacuant l'analyse de la confrontation de cet univers avec une modernité qui porte en elle les germes de la dégradation ? Quoi qu'il en soit, nous nous trouvons face à un ouvrage dense, rigoureux et fécond, un livre qui met à la portée de tous la recherche universitaire de l'auteur, déjà fort appréciée des spécialistes de la question. Bref, un livre à ajouter à la liste des références.

AUTEURS

CHRISTIAN DE VASSOIGNE

GEODE Caraïbes

Département de géographie

Université des Antilles et de la Guyane